

Esquisse d'observation matrimoniale

1. « Précautions d'usage »

Ce texte se propose d'explorer la situation matrimoniale d'une ethnologue qui a écrit tant sur le matrimoine que sur le patrimoine. Rien de ce qui va suivre ne peut cependant être attesté scientifiquement. Aucune procédure permettant de valider des hypothèses, voire même d'accréditer la fidélité des descriptions effectuées, n'a été mise en œuvre. L'enquête est basée sur deux informateurs, l'une n'ayant pas donné son consentement éclairé à la reprise de ses dires et n'étant même pas avertie que certains de ses propos allaient être repris, certaines de ses actions être décrites ; pire encore, qu'elle était l'objet de cette réflexion. Le second informateur est l'auteur de ces lignes et il s'est évertué, non sans mal, à dissimuler ses agissements à son informatrice. Sa partialité est probable, en dépit de tous les efforts possibles de « réflexivité ». Pour corser le tout, ce deuxième informateur va jusqu'à revendiquer l'attachement qu'il a à la première. Il lui a, en 2003, écrit un sms ainsi libellé « Une chose ethnographiquement décisive, avec et malgré la fatigue: je réalise que j'aime intensément être amoureux de toi. » Il reconnaît que ce message, certes justifié par la joie des phéromones, fait un usage abusif des adverbes ; et il avoue que les relations alléguées entre ethnographie, intensité, fatigue et amour sont opaques jusqu'à l'arbitraire. Les « mélanges », composition souvent improbable de textes scientifiques rédigés en l'honneur d'une personne méritante, reçoivent ici une contribution particulièrement accablante.

*

Elle « est » son épouse. Elle « est » aussi, pour lui et pour bien d'autres, ethnologue, professeure, citoyenne, féministe, mère, fille, amie, collègue.

Le verbe « être » n'aide pas à penser. Elle « est » toutes ces identités, les compose, y échappe. En tant que femme, elle ne cesse pas d'être épouse, mais en tant qu'épouse elle ne cesse pas d'être femme, et féministe qui plus est, et ethnologue encore. Voilà qui promet quelques empoignades avec un époux qui, longtemps magistrat, n'a jamais renoncé à être sociologue, avec un sociologue qui ne cesse pas d'être époux.

Tous les maris n'écrivent pas sur leur vie commune, et surtout pas pour les collègues, proches ou non, bienveillants ou non, de leur conjointe. Ici, il tente d'écrire sur elle, d'une manière qui lui parle à elle, qui intéresse aussi des autres, significatifs et/ou inconnus. Toutes¹ deux sont issues d'une génération et d'une sensibilité qui, de par leur engagement, ont souligné que le privé est politique ceci du moins dans le contexte occidental, et dans un mouvement historique héritier de l'avènement de la bourgeoisie puis des mouvements qui l'ont contestée.

¹ L'auteur a décidé, à l'instar de ce qui se fait à l'université qui emploie son informatrice, de choisir le genre féminin comme genre par défaut. « Elles » renvoie ici aux deux personnes faisant partie du couple décrit ici.

Reste à évoquer ce lien sans lorgner vers l'intime, mais en thématissant cette « relation séparée » entre public et privé.

2. « Moitiés »

Novembre, 17h30. Il entre dans un bâtiment qui abrite un ancien cinéma. Il vérifie s'il est à la bonne adresse auprès de la personne à l'entrée, qui confirme et l'informe que « Madame Ellen et le groupe des étudiants » sont à l'intérieur. Là, elle l'accueille en riant, et l'informe que l'heure qu'elle lui avait donnée pour la partie officielle à laquelle il était convié était inexacte : la cérémonie d'ouverture des lieux n'est pas pour tout de suite, mais se passera dans deux heures. En attendant, elle se tourne vers le groupe de jeunes gens qui sont assis avec elle, et elle indique en le désignant : « voici ma meilleure moitié ». Il esquisse une plaisanterie sur le fait qu'être une moitié n'est pas vraiment compensé par le fait qu'elle soit meilleure que l'autre, mais s'interrompt. C'est elle qui reprend la parole en lui présentant chaque membre du groupe par son prénom. Comme elle lui parle souvent de son travail, il connaît le contexte, à défaut des personnes, et peut s'intéresser à la conversation, poser des questions.

Juin, 19h30. Elles se présentent à l'entrée d'un bâtiment historique, dont la porte s'ouvre automatiquement à leur arrivée. A l'intérieur, elles sont accueillies par un huissier en uniforme, qui plaisante familièrement avec l'homme et salue avec déférence celle qui l'accompagne et ne peut pas ne pas être son épouse, puisque les invitées ont dû préciser si elles venaient accompagnées de leur conjointe. Elles sont priées de passer à l'étage, où de nombreuses personnes sont déjà là. Sont réunis les membres présents et passés de l'exécutif de la ville où il habite ; il en fait partie. Après l'apéritif, les invitées sont priées de passer à table : elles sont « placées » et se retrouvent avec des personnes localement illustres, qui lui sont, à lui, familières, mais qu'elle rencontre pour la première fois. Comme il lui parle souvent de son travail, elle connaît le contexte, à défaut des personnes, et peut s'intéresser à la conversation, poser des questions.

*

Ces deux situations montrent comment un couple peut apparaître à autrui. Chacun présente à l'autre une partie de sa vie professionnelle. Et elles présentent à d'autres leur « moitié » ou leur « double » conjugal.

Dans leur cas ces occasions sont plutôt rares : elles ne font que peu de choses ensemble – d'ailleurs elles n'habitent pas la même ville. Elles ne marchent pas souvent de conserve dans la rue, et les balades en montagne donnent peu l'occasion de faire des présentations. Leur existence sociale commune est inscrite dans des cérémonies privées : invitations reçues et rendues (avec un gros déséquilibre entre les unes et les autres, et le sentiment maussien ou bourgeois de « devoir rendre » ces invitations davantage à l'avenir) ; occasions universitaires pour ce qui la concerne, parties officielles et réceptions lorsque il était à l'initiative de

leur présence conjointe. Une ou deux fois, elles ont participé ensemble à une manifestation de rue ; l'exceptionnalité de ce moment témoigne des modalités bien différentes de leur engagement, alors qu'elles défendent les mêmes causes.

3. Travail et engagement

Leur dépendance au travail les unit et les sépare. Elle a compté, réprobatrice, les trop nombreuses heures hebdomadaires qu'il consacrait à sa fonction, mais il est sûr qu'elle travaille encore plus que lui. Le matin, elle veut lui voir les talons pour se mettre à la besogne. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, toutes deux ont été en permanence hyperactives, infatigables et... fatiguées. Dès leurs premiers échanges, il retrouve la trace de ce plaisir et de cet affolement : souhaiter en faire davantage et constater que le temps à disposition ne suffira pas à accomplir tout ce que l'on s'est engagé à faire ou : tout ce qu'on pense associé à la charge qu'on remplit, par nomination ou par élection.

Leur sens du devoir peut être classé dans le haut de la fourchette. En famille aussi, son engagement de mère est crucial, elle est d'une disponibilité inconditionnelle pour ses enfants. Elle doute d'avoir fait juste, ou assez, pour ses enfants. Il n'a de cesse de lui dire qu'elle a été et est une bonne mère, mais ce compliment ne rend guère justice à la masse de travail, de temps, de responsabilités et d'émotions que la maternité implique. Le poids du « care » est lourd, mais ne pas le porter lui serait insupportable.

Elle pense cependant que toutes deux auraient dû apprendre à dire beaucoup plus de « non » lorsqu'elles sont sollicitées. Cela ne l'empêche pas d'échafauder de nouveaux projets, d'imaginer des partenariats, de solliciter des collaborations. Et il se moque d'elle car, dans les activités de loisir, à peine a-t-elle échafaudé un plan qu'elle conçoit déjà des alternatives.

*

Comme nombre de ses pairs, elle aime donner des cours tout en se réjouissant de la fin des semestres... Il ne l'a jamais vue faire, mais il sait, d'elle et d'autres sources, qu'elle aime poser des questions et qu'on lui en pose, qu'elle prend son auditoire à témoin. Elle se donne d'ailleurs des règles, dont la moins importante n'est pas de connaître le nom de ses étudiant-e-s. Son style pédagogique est volontiers défini comme « américain » ou « participatif » et elle affiche une aversion pour les cours ex cathedra dans lesquels, paraît-il, il excellait encore une occasion de mettre en scène leurs désaccords.

A travers ses enfants, elle a expérimenté, au contraire et jusqu'au désespoir, les styles pédagogiques punitifs de l'école publique suisse, en particulier en début de scolarité. Elle en a fait une tribune dans un journal local, qui a connu un succès à la fois retentissant et mitigé auprès des enseignant-e-s, prompts à se considérer comme incompris, y compris par qui se propose de les soutenir. En dépit de son engagement à ne pas formuler de nouveaux plans, elle a transformé cette consternation en un nouveau projet : faire un film sur les pédagogies « show and

tell » des écoles élémentaires américaines, qui sont à l'opposé des humiliations infligées aux enfants suisses rétifs aux normes scolaires.

*

Anthropologue des institutions, elle met la main à la pâte institutionnelle. Elle a été doyenne, présidente de l'Assemblée de l'université, est membre de son Conseil : elle n'est pas du type mandarinal qu'indiffère l'insertion de l'université dans la cité. Elle s'engage dans la vie locale, trouve plaisir à connaître des personnes hors du sérail académique. Elle s'est aussi associée à des réseaux politiques plus étendus, en liant recherche universitaire et engagement citoyen : elle a contribué au grand débat sur la responsabilité des entreprises multinationales, à l'occasion d'une initiative populaire qui a échoué de justesse devant le corps électoral. Son engagement féministe lui donne par excellence l'occasion de croiser et de faire fructifier la connaissance et le militantisme.

Et elle s'est engagée avec passion pour une famille syrienne réfugiée, à laquelle elle avait prêté son appartement lors d'un congé sabbatique et que depuis elle accompagne fidèlement dans ses épreuves familiales et bureaucratiques ; elle fait ainsi l'expérience de ce qu'est une terre d'accueil kafkaïenne.

*

Lorsqu'il a été élu, il lui a demandé pardon : ce succès électoral n'était pas prévu et il imaginait, avec tous les caciques de son parti, s'acheminer vers une défaite honorable, après laquelle il aurait continué ses activités d'universitaire et de parlementaire. Elle l'avait cru et a répondu par un SMS nocturne lorsqu'il a confirmé que sa vie professionnelle allait être chamboulée : « Je suis encore fâchée ». Ensuite elle a accompagné la passion qu'il a mise dans sa nouvelle fonction et l'intérêt qu'elle portait aux mécanismes de la politique locale et aux arcanes de l'économie énergétique. Elle y a trouvé un terrain d'observation pittoresque, qui lui a sans doute été utile pour user des bons codes lorsqu'elle a frayé avec les autorités communales et cantonales neuchâteloises.

*

Très pratiquement, il a bénéficié de sa connaissance de la bureaucratie, lorsqu'elle a négocié un passage compliqué à la frontière entre l'Argentine et le Chili, l'obtention d'autorisations diverses avec des bureaucrates chinois soupçonneux, ou lorsqu'elle a dû répondre avec l'obséquiosité requise à un très sévère « immigration officer » penché sur un passeport périmé.

Son intérêt pour les organisations l'amène à fréquenter les offices postaux partout dans le monde, pour y tenter des envois improbables. Si l'occasion se présente, elle affectionne aussi les hôpitaux pour tester les manières dont les souffrances sont prises en charge. Il l'a vue s'enquérir de soins (pour elle, pour lui, pour son fils) à Los Angeles, à Budapest. Il sait aussi qu'une intoxication alimentaire au Viet-Nam lui a valu une expérience intense d'anthropologie des institutions hospitalières en Asie du sud-est.

A contrario, elle lui a reproché son incompréhension des bureaucraties, lorsqu'il a manifesté en termes vifs son impatience face à un douanier maniaque. Il rétorque qu'elle est pour sa part capable de beaucoup plus de sérénité analytique face aux administrations lointaines qu'à l'égard de l'administration suisse, du fisc américain ou des si mal nommés « help desks » d'assurances ou d'entreprises de télécommunication. En fait, il se rend compte qu'il a tort, et qu'une analyse de genre est ici plus appropriée, qui invoquerait la notion de « care » : femme, elle se montre attentive à préserver les intérêts de ses proches, lorsqu'elle doit les défendre face à l'institution avec laquelle elle entre en relation ; mais lorsqu'elle est seule en cause, elle ne craint pas la virulence.

4. Politique et connaissance

Elles exercent leurs « devoirs civiques », et vont toujours voter – elle se prononce aussi lors des élections présidentielles et parlementaires dans son pays d'origine. Elle ne dédaigne pas, pourtant, de se frotter à la politique locale. Elle a pour projet de s'installer dans la « métropole horlogère » et d'y fonder un nouveau parti, dont elle a déjà imaginé le nom : « parti interdépendantiste ». Elle en parle ci et là, suscite un intérêt étonné, amusé, approbateur – même s'il est lesté d'avertissements devant les chances minimales de succès d'une telle entreprise.

Leurs conversations modulent sur une passion agacée pour la politique dite politicienne. Elle est moins fatiguée que lui de ce monde où les personnes incarnent les pouvoirs, où les institutions modèlent des habitus, des caractères, des personnages et parfois des pathologies. Elles se répartissent les focales d'analyse : pour lui la fatigue de celui qui a pratiqué la démocratie semi-directe ; pour elle l'impatience envers cette lassitude et envers les prédictions (souvent vérifiées, hélas) sur les échecs des initiatives votées par le peuple suisse – y compris celle à laquelle elles étaient particulièrement attachées, sur la responsabilité des entreprises multinationales.

Mais toutes deux gardent un semblant d'espoir, et ne peuvent pas ne pas défendre la démocratie suisse, face à leurs amis américains persuadés qu'elle ouvre la voie aux votes réactionnaires – mais bien obligés de reconnaître que le bipartisme étasunien va plutôt plus mal que les lenteurs provoquées par les doubles majorités et les clivages autobloquants.

*

L'élection de Barack Obama a symbolisé une étape importante du mouvement pour les droits civiques auquel ses parents avaient participé. Bien sûr la mécanique électorale américaine a eu pour conséquence que le président n'a eu que deux ans pour mettre en œuvre les mesures de son programme électoral, qu'il n'y est parvenu que partiellement, que le changement de majorité parlementaire l'a bloqué pour la fin de son premier mandat, et encore davantage pour l'entier du second. En dépit des aspects toxiques du bilatéralisme, Obama incarnait une irruption de l'intelligence dans la politique. Il a donné à ses partisans l'occasion de trouver un équilibre entre le soutien et la critique.

Son deuxième mandat a illustré de manière désolante les blocages d'un système où le peuple n'est appelé qu'à élire, et non pas à voter. Outre le choc en retour dans les majorités parlementaires, l'élection de son successeur est venue prouver que cette concordance était fragile. Cette succession présidentielle lui a d'ailleurs donné l'occasion de participer, avec des centaines de milliers d'autres femmes, à la Women's march on Washington, en 2017.

L'abomination trumpienne a montré, de même que les résurgences d'extrême droite un peu partout dans le monde et les discours climatosceptiques, à quel point il est nécessaire que les liens entre pouvoir et connaissance se resserrent. Tout en sachant que le combat ne sera jamais fini, elles ne peuvent pas ne pas tabler sur le potentiel citoyen de la connaissance – à condition de penser le contexte de la science, le moment de son élaboration, le cadrage des thèmes de recherche, les circonstances de sa diffusion, et non pas seulement leurs résultats. La différence est qu'elle pense cette chose depuis la science, et que lui la pense depuis la politique. Avec un zeste d'auto-ironie, elle s'est demandée « comment changer le monde à travers une bonne anthropologie de la finance ». Il soulignera quant à lui que les administrations et les gouvernements – en tout cas au niveau local – sont souvent beaucoup mieux informés des propositions scientifiques que ne le sont les médias alléchés par l'anodin, ou les instances parlementaires et législatives dont il abhorre les gesticulations et la volonté de ne pas savoir.

*

Elle s'impatiente, cependant. Que de fois ne lui a-t-elle pas dit qu'il « devrait » faire autrement, en tant que magistrat local ou que membre de conseil d'administration – et que de fois n'a-t-il pas tenté de lui prouver que les personnes au pouvoir n'en disposaient que de peu, face aux machineries de droit public ou privé.

D'une certaine manière, cette savante et ce politique incarnent à fronts renversés la distinction de Max Weber entre éthique de la conviction et éthique de la responsabilité. Il a été voué, de par sa position d'élus dans un exécutif à pratiquer un « art du possible », et donc à s'en tenir à l'éthique de la responsabilité. Quant à elle, sa finesse d'analyse et ses exigences de cohérence lui faisaient mettre le doigt sur les évidentes contradictions de celui qui ne pouvait arbitrer qu'entre des mauvaises solutions. Mais c'est avec conviction qu'il appliquait l'éthique de la responsabilité, attaché qu'il est à l'impératif catégorique de Kant (« Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux aussi vouloir que cette maxime devienne une loi universelle »). Elle, citoyenne engagée dans les mouvements associatifs, féministes, se prononce en responsabilité en faveur de l'éthique de la conviction.

5. Théorie et humour

Elle a écrit sur beaucoup de sujets, des marchés financiers jusqu'aux chats, du matrimoine à la responsabilité sociale des entreprises, du travail du sexe à la justice de proximité. Elle s'inquiète d'apparaître comme n'ayant pas creusé un sillon thématique, du fait de la multiplicité de ses intérêts, de ses activités, ses

publications. Mais cette variété correspond à son ambition de faire surgir l'anthropologie des situations sociales, sans plaquer à celles-ci des cadres théoriques lourdement consacrés par la tradition académique. L'éclectisme des thèmes qu'elle aborde va de pair avec une sorte de modestie théorique qui lui semble, à lui, du meilleur acabit : point n'est besoin d'échafauder un édifice qui devient un but en soi, d'élaborer une théorie extraite de son contexte réel de production.

*

Cette diversité des intérêts doit aussi être liée au fait qu'elles ont toutes deux du goût pour une certaine agilité de l'intelligence, pour ce que la tradition classique française appelle « l'esprit ». Pour elle, c'est inscrit dans une tradition familiale à la fois francophile et railleuse. Pour lui, féru pendant ses années estudiantines de romantisme auto-ironique et d'École de Francfort, un goût pour la dialectique et l'hermétisme se manifeste dans l'usage fréquent de paradoxes et d'oxymores.

Elles ne sont pas enclines au pathos. Par compréhension des règles de l'interaction ou par mécanisme de défense contre des épanchements émotionnels, elles préfèrent user de l'humour, particulièrement lors de leurs interventions en public. Plus exactement dit : elles sont incapables de ne pas être un tantinet sarcastiques.

Bien sûr, c'est une tactique éprouvée que de mettre les rieurs de son côté ; et bien sûr, les manuels de réussite managériale conseillent de commencer un discours par une blague ou une plaisanterie. Mais tout n'est pas démagogie, tout n'est pas plaidoirie et antagonisme dans les prises de parole devant des étudiant-e-s, des collègues, des collaboratrices et collaborateurs, des parlementaires. Faire preuve d'humour et d'auto-ironie, lorsqu'on occupe une position éminente – du moins relativement à son audience –, c'est montrer qu'on est sérieux parce qu'on ne se prend pas complètement au sérieux. Elles s'étonnent que l'humour, gage d'auto-réflexion et la « distance de rôle », soient si peu pratiqués, alors qu'ils témoignent d'une capacité à échapper à ce que l'allemand, assez spéciste en l'occurrence, nomme « le sérieux animal ».

*

Elles se moquent l'une de l'autre, c'est ainsi que leur couple fonctionne. Ce qui leur permet de ne presque jamais se disputer, c'est, certes, de ne pas habiter ensemble. Mais c'est aussi la moquerie, l'ironie flegmatique et la succession perpétuelle de marques d'empathie et d'apparent manque de compassion mutuelle. Lorsqu'elle lui écrit que l'un des textes qu'elle a écrit est « totalement génial + totalement nul », il lui répondra évidemment : « Tu es un peu plus géniale que nulle, si tu veux un avis impartial ».

Savoir se mettre soi-même en doute, se considérer avec humour, est-il un signe de « sécurité ontologique » ? Au début de leur relation, cette notion empruntée aux antipsychiatres, a fait l'objet de longues discussions entre eux. Il est persuadé qu'elle en est dotée davantage que lui, et rapporte ce trait à leurs origines sociales respectives. Elle confirme parfois cette évaluation, mais le plus souvent la conteste – ne serait-ce que parce qu'il a fait une longue carrière politique après sa vie

académique, et que son aplomb face aux attaques subies est reconnu. Elle souligne surtout que l'éducation genrée en pourvoit davantage les garçons que les filles. Et que le fait qu'il en soit parfois dépourvu ne signifie pas qu'elle en est dotée. Il n'en reste pas moins qu'il la voit comme une personne remarquablement courageuse dans de nombreuses occasions où elle est intervenue publiquement.

Derrière l'humour, en une symétrie apparente, chacune admire l'autre et doute de soi. La sociologie élémentaire les rattrape vite, cependant : toutes deux bénéficient d'une forte légitimité sinon de prestige qui explique à la fois leur sécurité et leur sentiment intermittent d'usurper leur renommée. Pour elle, cela se marque en particulier dans son refus de la logique d'excellence compétitive qui forme et déforme les institutions universitaires. Une des raisons de son exil hors de son pays d'origine ou une justification à ce que cet exil ait perduré réside dans son opposition à la course aux places prestigieuses, et à la manie des universitaires américains à comparer leurs trajectoires et à revendiquer l'éminence.

*

Elles n'ont pas tranché la question de savoir si faire preuve d'humour en public se pose dans des termes différents selon qu'on est un homme ou une femme. L'humour semble accroître la légitimité de l'orateur masculin ; il lui a écrit une fois un texto disant que « ce qu'il y a de drôle avec les mâles alpha (lorsqu'on a un peu de légitimité statutaire), c'est qu'en étant drôle et en n'étant pas alpha avec eux on leur fait croire qu'on est alpha ». A contrario, une femme prend-elle un risque de se discréditer lorsqu'elle fait preuve en public d'un humour qui est prise de distance d'avec elle-même ? Ce risque existe, mais elles doivent constater que, pour ce qui la concerne, il n'est pas nécessairement avéré. Par exemple il est convaincu que le discours drôlatique qu'elle a tenu à l'occasion de la remise d'un prix neuchâtelois prestigieux à un ami a notablement renforcé sa légitimité locale.

6. Dire et taire

Elles ne cessent d'échanger sur ce qui leur arrive. Les nouvelles technologies de la communication ont façonné leur relation. Elles se sont écrit des e-mails surabondants au début de leur relation. Plus significativement encore, leur relation a commencé à peu près au moment où démarrait l'usage intensif des textos. Comme tous les couples sans doute, elles en ont échangé des milliers. Cette communication quasi-instantanée est par excellent le moyen de dire quotidiennement l'amour partagé, de préciser des horaires, d'offrir ou de solliciter une aide, et très rarement d'annoncer des nouvelles importantes. Ces messages oscillent, forcément, entre le « j'aime ma vie », et le « je déteste ce qui m'arrive ». Au début, les textos en question avaient une taille maximale, et c'était un enjeu de faire tenir un message en 160 caractères. Depuis lors, même s'il est possible de s'épancher, elles tentent toujours la brièveté. Et, personnes de l'écrit, elles apprécient l'immédiateté médiata de ce vecteur : le message est instantané, mais il peut ne pas être lu et traité immédiatement. Aussi ne s'envoient-elles pas des

messages vocaux, qui leur paraissent un encombrement et une complication par rapport à un bref texte que l'on peut lire immédiatement, puis traiter ou délaïsser.

*

Elles partagent avec une vaste majorité de couples petits-bourgeois l'usage qui n'est même pas affiché comme volonté consistant à « tout se dire ». En d'autres termes : elles ont beaucoup de peine à ne pas se parler d'à peu près tout ce qui leur arrive. Or, une des spécificités des fonctions qu'elle et lui ont exercées est qu'elles disposaient souvent d'informations dont la Faculté, l'administration, l'entreprise, les tribunaux affirmaient qu'elles étaient rigoureusement et strictement confidentielles. Elles ont donc beaucoup partagé de secrets qu'elles n'étaient pas censées divulguer. Elles ont expérimenté à foison la règle selon laquelle la définition du secret est temporelle : une information confidentielle l'est jusqu'à ce qu'elle devienne publique, et elle est vouée à le devenir il convient de respecter des embargos.

Elles ont aussi expérimenté l'abîme entre le droit public, orienté sur la transparence, et le droit privé, qui fait primer le secret des affaires, le plus souvent. Rompu à la nécessité de devoir presque tout dire (mais en temps voulu) en tant qu'homme politique astreint à la transparence, et de devoir ne rien dire en tant qu'administrateur de société astreint au secret, il a souvent, devant elle, manifesté sa capacité à rester muet ou à éluder les questions, ingénues ou insistantes, que des amis lui posaient sur des sujets dont elles avaient longuement parlé en couple. Elle a parfois admiré et parfois réprouvé cette compétence. Elle a dû elle-même la mettre en œuvre, au moment où elle assumé la charge de doyenne de sa faculté. Cela n'a pas entamé sa volonté élucidatrice, mais a illustré l'écart entre ceux qui « font » l'administration et ceux qui l'observent et l'analysent.

*

En miroir de la pratique du secret, on trouvera la dilection pour les nouvelles colportées avec plus ou moins de mansuétude. Il se rappelle qu'une des personnes les plus bienveillantes qu'il ait connues, et néanmoins politicien, lui avait dit une fois que dans le monde politique il ne faut jamais se priver du plaisir de dire du mal des gens. Il se souvient aussi qu'un essayiste (Hariri) propose que la culture au sens anthropologique prend sa source dans le gossip, dans la capacité que les humanoïdes ont développée à raconter des histoires sur autrui, en l'absence de cet autrui et pas pour en dire du bien. Elle lui a souvent dit que le gossip était un plaisir (nécessairement partagé), et il ne peut lui donner tort : il s'y adonne aussi. Mais il a peu à peu développé une sorte de répulsion pour le fait de dire du mal d'autrui. Alternativement, elle admire et désapprouve ce style compassé de politicien usé, littéralement poli par les ans. Quant à elle, elle ne dédaigne pas d'être plus cinglante.

Leur relation à la presse et aux média en dérive. Alors qu'il répond systématiquement aux journalistes quitte, devant des questions répétitives ou simplistes, à apparaître comme le politicien expert qui ne cesse, ennuyeux, de rappeler la complexité des problèmes elle ne se prête au jeu qu'avec beaucoup de

rélicence. Elle ne veut pas garder sa langue dans sa poche, mais pas non plus apparaître comme une experte lorsqu'elle estime ne pas en être une. Les élections américaines successives lui ont donné l'occasion de refuser beaucoup d'interviews. Cela ne l'empêche pas d'être beaucoup plus présente que lui dans les médias locaux et il l'en félicite.

7. Aimer les voyages et les exploratrices

Au début de leur relation, il se moquait des ethnologues, qui, disait-il, ont trouvé le métier qui leur permet d'être des vacanciers professionnels c'était sa manière de dire, très bêtement, qu'il la jalousait un peu d'avoir si bien roulé sa bosse. Quant à lui, il avait seulement enseigné à l'Université de Niamey, pour une expérience à jamais marquante. En fait de décentrement, elle avait fait plus et mieux, en particulier dans ses voyages et surtout ses séjours en Chine.

N'empêche : c'est de lui-même qu'il aurait dû se moquer, car c'est bien de ses vacances à lui qu'elles ont profité pour voyager, et c'est une chose qu'elles ont bien réussi à faire ensemble. Elles ont tiré prétexte du fait qu'elle avait des doctorantes et des doctorants bien répartis sur la surface du globe, et qu'il était impératif qu'elle leur rende visite sur leur terrain. Elles sont donc allées au Chili, en Mauritanie, en Sibérie et elle a fait plus encore, avec l'Erythrée, la Roumanie, ou la Zambie, sans compter les écoles doctorales en Sicile ou en Indonésie.

Ce tourisme-là lui convient, au contraire des visites aux vieilles pierres de l'Antiquité, qu'elle a trouvées assez belles à Epidaure et opprimantes à Rome. Ce qu'elle aime, c'est voir des gens en situation, c'est croquer des relations, comprendre l'histoire et s'y engager. En témoigne ce moment qui les a touchées : ils ont fait quelques centaines de kilomètres sur des routes hivernales, pour aller en Caroline du Nord, assister à un office ecclésiastique donné dans son église par le Reverend Barber. Elles se sont retrouvées, exotiques blanches parmi des fidèles noirs, à écouter respectueusement une parole enflammée, fondée sur une foi qu'elles ne partageaient pas. Cette parole inspire toutefois l'admirable « campagne pour le peuple des pauvres » (Poor People's Campaign), qui a pris le relais du mouvement des droits civiques et qui accompagne celui pour lequel les vies noires comptent. Les blancs nantis, dont elles sont, n'ont pas fini de devoir affirmer leur soutien à la lutte pour l'égalité et de la justice.

8. « Les structures élémentaires... »

Elles se sont connues à l'université où elles travaillaient toutes deux. A part cela, leur couple ne présente pas beaucoup d'apparence endogamique. Quand il a annoncé leur relation naissante à une collègue commune, sociologue du travail et du genre, il s'est attiré l'appréciation suivante : « Tu as tiré le gros lot ».

Avec sa référence aux jeux de hasard, la remarque semble peu sociologique. A la considérer de plus près cependant, elle est pertinente, y compris du point de vue des sciences sociales. Elle est américaine, fille de bourgeois universitaires de la côte

Est. Lui est suisse, fils d'une institutrice et d'un paysan devenu bûcheron, puis garde-forestier. A ces origines sociales contrastées s'ajoutent des biographies spectaculairement différentes, même si elles ont fini par converger. Elle a habité tant à l'est qu'à l'ouest des USA, elle a, comme enfant, suivi ses parents dans des séjours à Londres et à Paris, elle a vécu des années en Chine, elle s'est établie en Suisse à l'occasion de son premier mariage. Lui est né en Suisse, dans le canton de Vaud, y a habité toute sa vie. Il a étudié puis travaillé dans la même Faculté, vingt ans durant, avant d'être élu pour trois législatures consécutives dans la ville vaudoise qui accueille cette université vaudoise.

*

Elles sont « ensemble » depuis plus de vingt ans, se sont mariées douze ans après le début de leur relation. La mythologie familiale veut que ce soit sa fille qui ait insisté pour qu'elles se marient. Lui croit se rappeler aussi que, lors d'une visite chez ses parents à elle, à Baltimore, son futur beau-père lui aurait demandé, par plaisanterie, s'il ne voulait pas passer dans son bureau pour une discussion entre hommes à propos de sa fille. Lorsqu'il a évoqué ce souvenir, son beau-père a affirmé ne rien se souvenir de tel. Peut-être a-t-il imaginé cela, peut-être n'a-t-il pas compris une savante formule ou l'a-t-il surinterprétée.

Il est revenu de l'anarchisme à la Brassens (« j'ai l'honneur de ne pas te demander ta main »...) et est heureux de ce mariage. Il n'est pas certain qu'elle prise cet état de femme remariée, mais constate qu'elle ne rechigne pas à le présenter à des tiers comme son conjoint, et, on l'a vu, utilise l'expression éculée, et du coup sarcastique, le décrivant comme sa « meilleure moitié » ce dont, quant à lui, il s'abstient, sensible à l'asymétrie de genre qui fait de l'expression quelque chose de drôle quand c'est une femme qui l'utilise, de niais et patriarcal quand elle est le fait d'un homme.

*

Leurs parents vieillissent, vont mourir, avec un cortège de souffrances et d'obsèques. La perspective est angoissante, surtout si les parents sont outre-Atlantique. C'est son père à lui qui est mort le premier, toutefois, ici. Elle l'a soutenu et lui a offert le poème dont il avait besoin à ce moment : « Do not go gentle into that good night », écrit par Dylan Thomas à l'occasion de la mort de son propre père. La mort resserre les liens entre les vivants.

*

Même les ethnologues reconnaîtront que le mariage repose sur l'hypothèse que les partenaires d'une union conjugale, outre qu'ils instaurent un lien entre des groupes, sont supposés se vouloir mutuellement du bien.

Il semble bien qu'elles se veulent du bien.